Dans l'œil des poussières

Autor(en): **Voélin, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **101 (1998)**

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-685169

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Dans l'œil des poussières

Par Pierre Voélin

«… Si la parole est promesse,
elle ne vaut que tenue…»

Georges Gusdorf

PAPILLONS

Enveloppés dans la soie du songe, ils reviennent agiter leurs ailes au creux de cette nuit froide, les papillons de juillet que nous faisions naître sous nos pas, l'ami et moi – et nos mains tendues, frôlant les buissons, n'étaient pas en reste qui cherchaient à cueillir ces fleurs fantasques tout au long de la sente des pèlerins qui descend doucement vers le village de Twann. Avec un brin d'attention, et sans vouloir forcer la note, il eût été possible d'entendre fuser parmi les ceps les rires des enfants de la Coquille, car c'est un pays de vignes où l'on sert à l'auberge un vin très pâle, un blanc plutôt aigrelet. Nul doute que la générosité du lac de Bienne n'existe, elle a cependant ses limites.

Le papillon, lui, avec sa dégaine exquise, ses minuscules exploits, sa danse perpétuelle, vient suturer chaque instant: il se pose et s'envole. Il n'est même papillon que de s'envoler – et les chasseurs qui les épinglent, sans même qu'ils viennent à le soupçonner, sont les plus stupides des chasseurs. La curiosité scientifique tire son écran sur le monde, désormais elle rend de plus en plus difficile toute intelligence réelle de la création. Et si précieux que soient les chemins de Saint-Jacques, ils ne sont guère plus que de brèves séquences disséminées dans les débris du paysage.

D'UNE COULEUR FERROVIAIRE

Des voies ferrées partout en Europe, avec leur théorie de wagons en rade, d'Est en Ouest, du Nord au Sud, des gares de triage faiblement éclairées de nuit, avec leurs locomotives haut-le-pied, leurs draisines à

l'abandon dans les hautes herbes et cette couleur ! l'innommable, l'inoubliable couleur d'Europe – de chiasse et de sang mêlés.

On souhaiterait que la Communauté de « libre échange » consentît à barrer son drapeau bleu et sa roue d'étoiles, oh de trois fois rien, d'un lé, de juste une étroite bande à la gloire de cette couleur ferroviaire. Alors, nous pourrions commencer de croire à l'Europe communautaire ! Qui peut imaginer construire quoi que ce soit de vrai sur des ruines que nous sommes si peu à voir ?

Guère besoin de se forcer, écoutons les suppliciés des wagons à bestiaux ; ils continuent de hurler de terreur et nous ne savons pas les entendre. Là, en cette dénégation, réside notre misère intellectuelle et morale, là est notre décadence la plus certaine. Faire comme si de rien n'était, déconstruire en un jeu de miroirs sans fin la parole du témoin, momifier les survivants, une moitié de siècle durant ou peu s'en faut, toute notre habileté de parvenus.

Notre temps, chacun le devine, c'est Gorgone, une Gorgone qui aurait pris les yeux d'Athéna.

SANS FEU NI LIEU

Cruel le discours critique quand il dit la vérité à l'insu de celui qui le parle. Ainsi des trois volumes de poésie d'un écrivain fameux qu'un journaliste de la place, soudainement inspiré, salue au titre de « cathédrale de mots ». Une cathédrale de mots, on ne saurait mieux dire – et si peu de poésie !

S'imaginer qu'il suffit d'accumuler les mots comme autant de pierres de taille, puis de les entasser avec soin, avec art même, pour que la réussite soit au rendez-vous, voilà qui, en matière de poésie, relève de la plus douce des illusions.

Il y manquera toujours le feu – dès l'origine de la parole, l'unique et seul lieu qui convienne à la poésie. Disons oui à n'importe quelle cathédrale (mais une église de campagne peut très bien convenir) pourvu qu'elle soit en feu, incendiée de fond en comble, et qu'il existe je ne sais quelle vibration dans l'air, la note suraiguë qui fige sur place, le cri désespéré de qui sauve sa peau en se jetant par la fenêtre. On l'entend, ce cri dont je parle, chez Umberto Saba, l'âme cuite et recuite au feu de la vérité psychanalytique ; de ce sauve-qui-peut, l'on s'effraie chez un Gerard Manley Hopkins sur le bord du fleuve où il fut laissé, exsangue à force d'avoir désespéré ; on le retrouve chez Emily Dickinson, claquemurée dans sa Nouvelle-Angleterre, elle dont l'esprit comme une balle de caoutchouc ne cesse de rebondir contre les parois de sa chambrette métaphysique, une cellule aux dimensions de l'univers ; on l'entendait

magnifiquement chez Rimbaud tapant du pied comme font les enfants rageurs, ceux qui s'impatientent de la vérité et d'elle seule; on le perçoit toujours chez un Philippe Jaccottet dont la main experte tisonne des cendres encore rouges tandis que le regard méditatif, presque distrait, se tourne vers l'aube incertaine…

La poésie sauve la vie, la vie telle quelle et son feu – quoi d'autre? Le reste indique la contorsion et les simagrées. Il en est de verbales qui valent les autres, inutile d'épiloguer.

JUSQU'AUX LARMES

Allons, Monsieur le néo-crypto-communiste, vous que l'on tire à hue et à dia, encore un effort, c'est trop bête, votre entêtement – aussi bête que fut naguère la petite phrase d'un Premier secrétaire qui, prisonnier de la gidouille du père Ubu, osait qualifier de «globalement positif» le bilan des aventures communistes!

Sur quoi voulez-vous la greffer, votre nouvelle idée d'un nouveau communisme? Est-ce que vous vous figurez que votre lyrisme à la noix, votre impeccable naïveté, votre immarcescible courage peuvent y suffire? Est-ce que vous ne comprenez pas que l'idée communiste (et tout le sacré baratin qui l'accompagnait) est morte autant de fois qu'il y eut de morts dans tous les goulags de la planète – des morts radicalement morts, pensez-y, pieds et mains gelés comme il convenait, comme il était d'usage courant chez tous les zeks qui se respectaient? Et cette ombre gigantesque qui se prolonge derrière chaque lettre du mot «communiste», n'est-elle toujours pas lisible? Soixante, quatre-vingt, cent millions de morts et plus, ça ne fait pas le compte pour ruiner *ad vitam aeternam* vos fantasmes idéologiques? Comment le dire? Toutes ces morts singulières ne seraient pas assez puissamment massives et persuasives? Prétendez-vous effacer l'ardoise d'un coup de cœur qui vaudrait coup de torchon? Le drapeau rouge, oh le splendide drapeau de sang, avec quoi voudriez-vous le blanchir?

Aujourd'hui, toute l'eau de la Chine et toutes les larmes des Tibétains ne serviraient de rien, sachez-le. Allons, encore un petit effort, remisez-le, ce drapeau, et cherchez donc autre chose, avec les hommes de bonne volonté, s'il en reste, sur cette planète.

(C'est à peine si l'on ose faire état des chiffres qui précèdent devant certains intellectuels de ce temps: à force de donner dans l'abstraction, ils ont épousé le point de vue du bourreau. Leur innocence les fait pencher du côté d'A. Eichmann pour qui cent morts relèvent encore de la catégorie du tragique, un million de la seule statistique… Aucun d'eux ne s'endort, aucun d'eux ne se réveille un cadavre gelé à son flanc…

Voilà, n'est-ce pas, qui déborde l'imagination ! Et celui qui se refuse de toutes ses forces à détourner le regard, celui qui se contente d'appeler zek un zek, se fait traiter d'esprit grossier – un être odieux, sûrement, à serrer au plus vite dans les neiges de l'oubli…

Pas de doute, à l'avenir la subtilité de quelques raisonneurs agira tel un baume sur les mitraillés de Bosnie, on aura trouvé un viatique pour les égorgés de la Médinah… Allons plus loin : spéculer jusqu'à plus soif sur l'unicité ou pas de la Shoah est un amusement intellectuel digne des « cadavres exquis » surréalistes. Et nous n'avons pas encore inventé de catégorie qui nous permît de déposer un mot sur cette particulière et très récente forme d'indignité.

Certes, nous n'avons pas à instrumentaliser les millions de disparus : s'invectiver avec de tels chiffres est stupide, les vociférer est immonde, contentons-nous de les murmurer un par un, de préférence à genoux, et mesurons l'espace d'un instant – avec toute la conscience disponible – la souffrance indicible dont chacun d'eux est l'icône.)

LE ROI HEUREUX

Le roi est mort ! Vive le roi ! Bigre, ne comptent que ceux – j'en suis, hélas – qui n'hésitent pas à couper la tête au roi, quand il y a lieu. Mais le roi en allé, dignement, avec sa tête sous le bras, oh surprise, le voici presto réincarné en chacun de ses exécuteurs. On croyait s'en être débarrassé à tout jamais, il est là, bien là, démultiplié, modeste et secrètement triomphant.

Michaux, naguère, explora cette maladie de la conscience moderne, enfermée seule en son palais, tricotant ses demi-mensonges, avec ce qu'il fallait de pointes et de drôlerie pour masquer la férocité d'une scène rejouée à l'infini.

FUTAIES DU MOIS DE MAI

Construire en soi le château d'humilité (l'expression prête à rire, tant pis !) capable de résister à tout – à toute épreuve. Un château impalpable comme les souffles. Pas d'humilité sans un juste rapport à soi, un nécessaire détour qui passe par les yeux de Celui qui se déclare tout amour, doux et humble de cœur, dont le joug ne pèse pas, le seul Maître en mesure de nous accompagner – avec cette légèreté qui est sa marque – jusqu'à des seuils très bas, quand l'humilité et l'humiliation semblent tout à fait se confondre. Encore la désinvolture de gamine d'une Mère Thérésa qui jetait à son interlocuteur, assurément sous le choc, l'un de ces déli-

cieux: «Dieu pourvoira»! Autre façon de fermer souverainement les yeux – et de passer à l'acte.

Il suffirait de tenir pour vraie et avérée la parole qui vole vers nous sans malignité. Ce faix sur les épaules ne pèsera pas plus que la lumière dans les futaies du mois de mai.

EN CONFIDENCE

Tu voudrais, toi, faire quelque chose de toi – un objet sur l'échiquier culturel. Mais les vrais biens doivent être attendus et seulement attendus. Impossible sous peine de «mort subite» d'entrer dans les perspectives commerciales de notre monde où toute chose est ravalée au rang de marchandise dans une foire aux promesses que certifient de faux échanges. Expérimenter l'âme, elle seule, qui parfois s'insurge et secoue prodigieusement sa crinière telle une cavale en furie. Hier, les confidences de C., le décompte des coups et blessures une fois la crise traversée. Elle parlait bien de son expérience et c'est Nerval qui surgissait à chaque détour de phrases: visions, troubles, prémonitions, internements, agressions, régressions, tensions vers le suicide, vacuité abyssale, rémissions... la camisole chimique venant relayer celle de toile.

VACANCE

Transformer l'esprit de l'Evangile en autant de bornes pesantes contre lesquelles les gens viennent donner de la tête. Vouloir immobiliser le Souffle en bâtissant des églises en pierres de taille, prétendre Le retenir prisonnier dans de telles prisons! Se féliciter, que dis-je, se glorifier d'avoir réussi la chose!

Mais la seule attention au Souffle dans le quotidien, au jour le jour, en laissant l'âme vaquer à sa besogne, sans lui mesurer sa part de liberté ou de folie, devrait suffire, non?

RUE FROIDEVEAUX

Je lui enfile ses savates, non sans peine; je le tire tant bien que mal jusqu'à ce qu'il parvienne à se mettre debout, je lui mets sa canne dans la main, et nous glissons sur le parquet à petite vitesse, précautionneusement, en direction de sa cuisine – le chat sur la table, immobile, tel un dieu domestique à jamais indifférent.

Et tout cet effort insensé parce qu'il voulait atteindre la porte basse d'un buffet pour en extraire une bouteille et m'offrir un verre de vodka!

Par la fenêtre, en contrebas, le cimetière du Montparnasse: un horizon de tombes blanches et grises. Elles filtrent la lumière disponible en cette fin d'après-midi, chacune renvoie une part de rayons, chacune avec ses points jaunes ou roses, les bouquets de La Toussaint, en vérité une exquise tapisserie digne des plus belles improvisations de Klee, un peintre du XX^{e} siècle qui ne craignait pas, lui non plus, de séjourner dans la maison des morts. Tout au fond du tableau, l'admirable stèle noire, l'anthracite de la Tour, elle-même trouée de reflets qui vibrent par milliers, et l'œil voudrait cueillir ces baies de lumière. Ainsi l'après-midi entière est venue se placer d'elle-même sous le signe de la transparence, nous nous percevions comme si nous avions été placés de chaque côté du miroir, comme si une main tierce, un peu miraculeuse, était venue suspendre pour nous, un instant, la loi du temps…

VIE QUOTIDIENNE

Le surréalisme a brouillé les cartes, pense Jean Grosjean – le surréalisme avec son bric-à-brac d'images, ses faux scandales, ses faux miracles, sa fièvre religieuse et cette existence qui n'aurait que le hasard à bénir, laissant dans les mains des joueurs le jeu complet des feintes et des vanités. La Révélation, c'est autre chose, un tout autre domaine où les perspectives se renversent, dans une attente infiniment plus riche, mortifiante à ses heures, mais si drôle, si profondément ironique (Soyez parfaits comme votre Père du ciel est parfait!), surprenante, émerveillante, strictement liée à cette vie quotidienne que vomissait Breton.

SUSPENS

Il semblerait que le rêve de Jean Starobinski soit de maintenir égaux les deux plateaux de la balance. Les ressources de son invention ne visent jamais qu'à explorer cet équilibre qui s'avère, au bout du compte, quand on a suivi les tours et détours de sa pensée, assez merveilleux à contempler. Les paragraphes s'additionnent jusqu'au point où l'équilibre est trouvé. Grande la clarté de cet esprit. Il songerait – ce diable d'homme en aurait-il déniché le moyen? à peser une touffe d'herbe dans l'instant d'une déflagration atomique…

LA PART DU SOUFFLE

La poésie ajoute de la clarté au monde – l'on ne peut pas comprendre pourquoi tant de personnes, en Occident, se sont coupées d'une telle source. Elle ajoute, pour être précis, de la clarté et des franges d'ombre, c'est-à-dire qu'elle sonde avec ses moyens propres, à peine une baguette de coudrier, toute l'ambiguïté de notre présence ici-bas. On voudrait nous faire croire que le monde est réductible à sa causalité matérielle, on continue de faire cortège au scientisme; relouqué, c'est le vieux Newton qui s'avance en éternel chef de troupe – il n'en peut mais, le pauvre! Une fois qu'on nous a conduits en cette impasse, bouclés à double tour dans cette sorte de cage, les bonimenteurs s'écrient: «Et maintenant, braves gens, applaudissez!»

Mais le Souffle, s'il ne parle que de sa cause, vient et va où il veut, et à chaque instant; nul ne l'arrête, et l'on ne peut guère exister avant d'être en mesure de se laisser aller aux mouvements qu'il propose. L'activité du poète est tissée de ces mouvements, elle s'apparente aux divines surprises – et le cageot pongien ou sa crevette n'y échappent pas, quoi qu'en disent ses prudes et prudents exégètes.

L'INTIME PAROLE

L'amour devrait être ceci: la poursuite improvisée d'une conversation intime, un peu secrète, une «conférence» à la Montaigne qui se continuerait sous la forme de gestes, d'élans, de baisers, de tendres et moins tendres caresses... L'amour ne serait rien de plus qu'une simple conversation qui saurait, à l'instant requis, prendre son envol... réinventer, du même coup d'aile, l'espace entier du silence pour y serrer les murmures et les cris...

DISPARAÎTRE

Redoutable cette pente sur laquelle glissent les paroles de tant de vieux et moins vieux écrivains: une sorte de déversoir, une décharge anonyme au cœur de l'œuvre – sans plus rien de sauvage, à vrai dire – un «ruclon» à ciel ouvert, dans quoi laisser couler en vrac tout et n'importe quoi. Sans doute l'ethnographe de la littérature, ce raffiné, finira-t-il pas y trouver quelque trésor, mais il vaudrait mille fois mieux avoir su renoncer à la parole avant qu'elle ne soit devenue logorrhée. Mourir ou se taire sont les deux solutions – très recommandables. Dites, comment réussir à le leur faire savoir?

DE LA GLOIRE

Ils appellent littérature les cargaisons de mots trop bien ficelés qu'ils portent sur leur dos; gloire, le petit trafic d'influence auquel ils s'adonnent, le cœur sur la main. Ah vite! un paillasson, qu'on s'y couche!

DU SOMMEIL

Un jour, découvrant la poésie par une belle matinée de mars, peut-être que certains se diront que le monde est plus beau qu'ils ne l'avaient cru, qu'ils n'avaient osé le croire. Les poètes, n'en doutons pas, gardent dans leurs manches quelques salutations de foudre, et des transparences de ruisseau courant sur des graviers, et puis, n'en déplaise aux agités de tout acabit, de longs et purs sommeils parmi les mousses.

UN INSTANT DE STUPEUR

Je vois enfin, parcourant ses *Carnets* posthumes, quelle fut la situation de Cioran: celle, exacte, d'un Adam à qui Dieu n'aurait jamais fait l'honneur de lui présenter Eve. Réduit à sa seule chair comme à une prison, le sentiment de déréliction, la perpétuelle déchéance, le dégoût bientôt sans mesure, effectivement, viennent submerger les moindres mouvements de la pensée. Admirable pourtant sa façon de mâcher et de remâcher le pain de son propre abandon, qu'il veut partager avec l'espèce entière.

L'étonnant est qu'il se soit acharné (avec cette énergie que donne parfois le désespoir, ayant franchi très tôt – dans l'allégresse et l'exaltation – les bornes du ridicule) à fixer un tel malheur dans notre langue, une langue devenue pareille aux cascades de glace où, certes, il est périlleux de s'aventurer, où l'on ne s'en tire jamais sans un extrême brio. Son œuvre restera telle une terre abandonnée aux confins d'une lointaine planète – la nôtre.

L'humanité en chacun de nous commence et recommence dans le regard échangé, une forme de reconnaissance, un instant de stupeur qui nous décentre à tout jamais, sans possibilité de retour.

Pierre Voélin (Nyon) est professeur et homme de lettres.